

L'art d'espérer

par Bruno Hébert

**« L'intelligence ne grandit et ne porte de fruits que dans la joie », dit Simone Weil.
« La joie d'apprendre est aussi indispensable aux études que la respiration aux coureurs ». Or, il se trouve que, sollicités de toute part, les élèves ne donnent pas toujours des signes évidents d'appétit intellectuel. Ce qui préoccupe beaucoup les maîtres.**

Collaborateur régulier de *Prospectives* depuis dix ans, Bruno Hébert est professeur de philosophie au Campus Notre-Dame-de-Foy. Il nous propose le fruit de sa dernière réflexion sur cette vaste question.

Après une expérience théâtrale avec des jeunes, Jean Cocteau, en 1943, confiait à son journal sa tristesse devant « cette malheureuse génération qui ne sait rien, qui n'invente rien, qui ne s'enracine dans rien, flotte dans le vide¹... » À nous aussi, éducateurs, il arrive, certains jours, de rouler le même genre de pensées. Peut-être vivons-nous alors « le scandale des générations » qui veut qu'arrivé à un certain âge, on ait l'impression d'assister à l'effondrement d'un règne enfin apprivoisé et à l'émergence d'un monde nouveau, aux valeurs et aux comportements déroutants, auquel il est difficile de comprendre quoi que ce soit ? Nous ne sommes pas loin alors de penser que la civilisation vient d'atteindre un point de non-retour et, un peu comme Augustin à Hippone, nous sommes convaincus d'entendre les barbares frapper aux portes de la Ville.

Que penser de ce fantôme apeurant ? S'agit-il simplement d'un défaut de vision, venant avec l'âge comme la cataracte ou la presbytie ? Y a-t-il, au contraire, des raisons objectives de penser que nous assistons maintenant à quelque chose qui ressemble à la chute d'un empire ? Voilà le genre de préoccupations qui habite Allan Bloom dans son livre *L'Âme désarmée*², voilà qui nous habite nous-mêmes certains jours et sur quoi il serait avantageux de méditer, surtout en regard de ce qui se passe dans la marmite

de l'Éducation, où, malgré la tranquillité des apparences, bouillent tant de désirs, d'espoirs et d'illusions.

Nous voudrions, ici, mêler notre voix à la discussion en proposant une réflexion sur l'art d'espérer, tel, nous semble-t-il, qu'il se pratique aujourd'hui, selon deux mentalités suffisamment opposées pour qu'il vaille la peine d'en marquer la distinction. Ces deux mentalités concernent le discours pratique de l'homme qui, comme nous l'apprend la logique, procède par *composition* (*cum ponere* : poser avec). Ainsi, dans nos entreprises, que nous cherchions notre propre perfection comme en morale, ou la perfection d'une œuvre considérée extérieure à nous comme dans l'art³, notre esprit procède toujours de la même façon, en ajustant un certain nombre de moyens à la réalisation d'une fin. Mais on peut vivre cette *composition* dans un esprit fort différent, et c'est ce que nous voudrions montrer dans les pages qui suivent.

Identifions, pour le moment, les deux mentalités ou modèles dont nous parlons de la façon suivante : *la mentalité A* (A comme dans Aristote, symboliquement) et *la mentalité B* (B comme dans Béhaviorisme, symboliquement). Ces deux mentalités, disions-nous, ont cours aujourd'hui ; elles s'indiffèrent rarement, se conjuguent parfois, s'opposent

souvent, et cela, sans qu'on s'en rende trop compte. Voyons tout de suite de quoi il retourne, car notre langage est par trop laconique. Sans doute pourrions-nous risquer plus loin quelques applications au domaine de l'éducation.

LA MENTALITÉ A

a) Description

Les personnes pénétrées de cette mentalité, quand elles agissent, embrassent beaucoup par la pensée. Il va de soi pour elles qu'« en toute chose, il faut considérer la fin » c'est-à-dire le but, la visée, l'intention. Elles comptent sur la saisie de la splendeur de la fin et sur l'enthousiasme qui en découle pour se donner du cœur à l'ouvrage et persévérer dans la réalisation. Ainsi, l'étudiant qui ambitionne de devenir un jour musicien. Il anticipe le plaisir qu'il aura à conquérir cette liberté et à réaliser un jour l'une de ses potentialités de pointe : l'expression de lui-même en un langage pour lequel il se sent fait. Ce bonheur anticipé, qui porte déjà sa joie, le tient en piste au jour le jour et le pousse au dépassement. Voilà ce qui, dans une large mesure, unifie sa vie et lui donne sens. C'est donc la pensée qui nourrit son espérance et le pousse à l'action.

Mais toute fin n'est pas également mobilisante, parce qu'elle n'est pas perçue comme valable au même degré. Une fin a d'autant plus valeur de fin qu'elle est recherchée pour elle-même. Les fins subordonnées à d'autres fins sont, en réalité, des moyens. Ces moyens ont évidemment moins de noblesse que ce à quoi ils sont subordonnés. Ils n'appellent pas la même dévotion. Ils sont d'une nécessité générique : il faut bien prendre les moyens pour réaliser ce qu'on veut réaliser, mais pas forcément d'une nécessité spécifique : on peut en changer. Plusieurs chemins mènent à Rome. Ainsi, dans l'exemple qui nous occupe, le choix de la discipline, le choix du maître et le choix de l'instrument. Ces décisions prennent de l'importance, mais seulement en regard du type d'épanouissement recherché, qui fait, en quelque sorte, office de fin ultime.

Vivre sous le chapiteau dont nous parlons, c'est donc avoir tendance à absolutiser la fin et à relativiser les moyens ; c'est, par là même, opérer sous un régime de hiérarchie de valeurs. La fin « ultime » attire, il est vrai, dans la mesure où elle est perçue comme un bien. Elle prend d'autant plus valeur de bien qu'elle a de l'envergure et de la profondeur et qu'elle finit par s'identifier à l'une ou l'autre des grandes figures du bonheur : la réalisation de soi, le rayonnement social, la santé, la sécurité, le savoir, la liberté, ainsi que quelques autres⁴.

Les grandes finalités dont il s'agit ici meuvent l'homme. Elles le meuvent parce qu'elles l'émeuvent. On y voit avec clarté la splendeur de quelque chose de grand, de bien, d'infiniment désirable, et qui mobilise les ressources les plus profondes de la personne. C'est ainsi que s'exerce le magnétisme de la cause finale, cette grande inspiratrice, cette grande unificatrice.

Sur le plan stratégique, toutefois, le procédé cache une ruse de l'esprit qui consiste justement à se pénétrer de la splendeur de la fin au point d'oublier la considération des inévitables difficultés de parcours qu'il faudra traverser une à une pour arriver à bon port. Bergson explique le raccourci de pensées dont il s'agit de la façon suivante : « Si l'on ne pense qu'à l'intervalle, dit-il, et aux points en nombre infini qu'il faudra traverser un à un, on se découragera de partir, comme la flèche de Zénon ; on n'y verra d'ailleurs aucun intérêt, aucun attrait. Mais si l'on enjambe l'intervalle en ne considérant que l'extrémité ou même en regardant plus loin, on aura facilement accompli un acte simple en même temps qu'on sera venu à bout de la multiplicité infinie dont cette simplicité est l'équivalent⁵ ».

b) Les Inconvénients

La principale difficulté de ce procédé, c'est qu'on y marche à grandes enjambées, qu'on y travaille à très long terme. Il y faut de la portée, autant de souffle que de visée. Si le courage vient à manquer, on en sera pour ses peines. D'où la nécessité de toujours garder les yeux fixés sur son étoile.

La figure romanesque qui illustre le mieux le genre d'acteur dont nous parlons, c'est celle de Don Quichotte, le héros de Cervantès. Il a beaucoup lu, l'homme de la Manche, et les idées ne lui manquent pas. Il se meut à l'intérieur d'une ontologie foisonnante. Sa vie surabonde de sens. Défenseur du pauvre, de la veuve et de l'orphelin, il ne pose jamais un geste sans que ce soit devant Dieu, devant les hommes et devant l'univers. Il est peut-être un peu fou, démesuré, mais il n'est pas banal. C'est un prodigieux lecteur de signes, un excellent trappeur de significations. Son dynamisme est à la mesure de son rêve, et son rêve est, pour ainsi dire, sans mesure. Mais parce qu'il vise un idéal très élevé, il vit ordinairement dans l'insatisfaction de lui-même, pour la raison qu'il se trouve le plus souvent en deçà de ce qu'il voudrait être. Ce n'est pas pour rien que Cervantès l'appelle « le Chevalier à la triste figure ».

De même, dans la vie, celui qui ambitionne beaucoup se rend vulnérable. Si jamais il ne réalise pas ses promesses, on aura beau jeu de le qualifier

de rêveur, de velléitaire ou, sur le plan moral, de pharisien. Le lascar qui ne promet jamais rien n'a pas à assumer cet inconvénient, cette « pression supplémentaire », comme disent les gens pratiques. « Noblesse oblige », certes, mais comme il ne se reconnaît aucune noblesse, il ne se reconnaît aucune obligation. Le pire qui peut arriver avec lui, c'est qu'il tienne parole, et qu'il marmonne à l'infini l'air du célèbre canon *Ego sum pauper* : « Moi, je suis pauvre ; je n'ai rien et je ne donnerai rien ».

Autre difficulté du modèle dont nous parlons : il est possible qu'à l'instar de Don Quichotte, notre héros souffre de presbytie, qu'il voit très bien de loin, mais qu'il s'emmêle dans ses harnais — faute d'un sens pratique équivalent. Il est notoire, du reste, que les gens à idéaux passent aux yeux d'un public fermé aux envols de la pensée pour des rêveurs, des « pelleteux de nuages ». Ils débusquent pourtant dans la réalité un tas de choses que personne ne voit, ce qui leur vaut, paradoxalement, la réputation d'être peu « réalistes ».

Du reste, les tenants de la mentalité que nous décrivons ne sont pas forcément des maladroits. Leur projet est ambitieux, en quelque sorte « utopiste », c'est-à-dire irréalisable dans toute sa perfection. Mais il est porteur de vie, il donne sens et tient loin de la médiocrité. De plus, malgré les inévitables ratés, il en reste quelque chose l'opération terminée — parfois une œuvre magnifique. L'histoire est là pour en témoigner. Faut-il illustrer d'un exemple ? Prenons la construction d'une cathédrale au Moyen-Âge. Une entreprise titanique, étendue sur plus d'un règne, modifiée en cours de réalisation, rarement achevée, mais d'une qualité devenue incomparable. Splendeur et magnanimité. Tout cela pour Dieu et pour l'honneur. Ce n'est donc pas parce que la méthode attire quelques exaltés, quelques mégalomanes, qu'elle mérite d'être décriée.

c) Les recours

Pour se tenir en état de grâce, l'« utopiste » doit nourrir son rêve, maintenir son discours à la hauteur. C'est pourquoi il passe son temps à faire le plein. À l'instar de Don Quichotte, il lit beaucoup — à tout le moins il est à l'affût de tout ce qui nourrit, parce que, si son idéal vient à refroidir, il sait qu'il est perdu. Il est donc un être de culture, et la culture, chez lui, n'est pas un aparté, quelque chose comme une plage divertissante entre deux combats. Non, la culture fait partie intégrante de sa vie, elle en est comme le tissu.

Guidé par son instinct d'exploration, par son don d'émerveillement, il est en quête de l'intelligence des

principes ; il ne rate jamais l'occasion de raviver et d'enrichir l'objet de son désir. L'amour est au cœur de sa vie, et il entretient cet amour par de constants rappels à l'excellence de la fin. Son ardeur, son désintéressement, sont tels qu'il peut donner à autrui l'impression de vivre « d'amour et d'eau fraîche ».

C'est un généreux, un passionné. Il a le sens du sacré, c'est-à-dire qu'il est habile à débusquer dans la réalité les signes de son absolu. Le bien, le beau, le vrai font l'objet de sa dévotion ; l'ontologie au milieu de laquelle il vit n'est pas étriquée. Tout pour lui a un sens, bien peu de choses l'indiffèrent. Fêré de l'être en puissance, il aime prêter attention à ce qui, dans la réalité, est en train de naître. La connaissance de soi est le principe irradiant de son devenir. Ce qu'il entreprend, il l'entreprend sur la foi de ce qu'il a cru deviner en lui-même et dans les autres. Voilà pourquoi il a tendance à concevoir son action comme une réponse à un appel, comme une vocation. Il est enclin, du reste, à penser que le grand défi de la vie consiste à « se recevoir » beaucoup plus qu'à s'inventer. Ce qui ne l'empêche pas, une fois dans l'action, d'agir avec tout lui-même. Il tient à ce que la motion vienne de l'intérieur, c'est pourquoi il marque une certaine hauteur vis-à-vis des motivations extrinsèques, dont il tolère l'action provisoirement, mais sans grâce — par manière de concession, en attendant mieux.

Voilà, pour l'essentiel, ce qui caractérise la mentalité A, que nous n'hésiterions pas à appeler « utopiste », si le mot ne charriait pas autant d'acceptions bigarrées. Pour illustrer notre dire de quelques exemples, nous n'aurions qu'à puiser à même l'Histoire, parmi les saints, les génies et les héros. Un passionné de divin comme Vincent de Paul, de beauté comme Mozart, d'ordre comme Lincoln répondent de ce schéma. Mais il n'y a pas que les notoriétés. Combien d'obscurs fantassins ont emprunté le même parcours qui n'étaient pas des exaltés, mais « gens de parole », très au fait du terreau et des circonstances ! Mais restons-en là, nous n'avons encore rien dit de l'autre mentalité.

LA MENTALITÉ B

a) Description

Les tenants de la seconde mentalité tiennent également un discours pratique, c'est-à-dire qu'ils s'évertuent à ajuster les meilleurs moyens pour atteindre la fin qu'ils se proposent. Seulement, ils préfèrent la concentration du discours à son extension. Les fins qu'ils poursuivent ne sont jamais très éloignées ; elles ne méritent pas l'appellation d'*ul-*

times. « En toutes choses, disent-ils, il faut considérer le moyen. » À quoi sert-il d'ambitionner beaucoup si l'on n'a pas les moyens ? Aussi préfèrent-ils l'école du réel à la suggestion de la pensée.

« Qui trop embrasse mal étreint », voilà un proverbe qui leur convient. Mieux vaut prendre les difficultés une à une, y mettre toute son attention, sans se laisser distraire par de grands idéaux, magnifiques, sans doute, mais disproportionnés. C'est « ici et maintenant » que se joue notre avenir, pas autrement. Ils favorisent donc une politique des petits pas. Il importe au plus haut point de gagner la bataille. On s'occupera de la guerre le temps venu. C'est en gagnant des batailles, du reste, qu'on enlève les guerres. Par-dessus tout, il importe de mettre la pression là où il faut, sur le terrain de l'action, c'est-à-dire dans le réel, même si le réel n'a pas la pureté, la « sphéricité », du royaume de la pensée. On y est tout de même moins sujet aux illusions.

Ils se méfient de la pensée verticale, dans la mesure, en tout cas, où cette pensée pourrait les encombrer et leur enlever la concentration nécessaire à l'agir direct. Certains iraient même jusqu'à dire : « Ne pense pas trop, mais agis ». Leur parcours est linéaire, horizontal, séquentiel. Ils se meuvent à l'intérieur d'un discours pratique simple, clos sur lui-même, purgé autant que possible des aléas et du mystère — un discours inspiré de la conjoncture, réduit à des données simples, mais dont la géométrie est impérieuse et qu'on peut dominer totalement par la pensée. Des réalisations modestes, peut-être, mais en tout point achevées. « Définitivement », comme disent les Américains.

La ruse de l'esprit, ici, c'est la conviction que les petites réussites encouragent et génèrent l'action. Celui qui préfère l'expérience au propos compte bien sur le succès pour fouetter son courage et allonger sa foulée. Il s'interdit de jouer les grandes âmes, ce qui ne veut pas dire qu'il manque d'ambition, mais il préfère ne rien afficher, surprendre plutôt par l'inattendu de la conquête. Il a d'ailleurs la victoire modeste et préfère établir sa réputation en actes plus qu'en paroles. Ce profil bas lui convient bien, dans la mesure, en tout cas, où cette méthode lui permet de performer en toute tranquillité, sans indisposer les concurrents, sans provoquer l'envie de qui que ce soit. Comme dirait le chef de gare, « brin sur rien, petit train va loin ».

Notre champion dans les petites choses, qui compte en faire un jour de grandes, se tient donc près de ses pièces. Il vit de détermination et de persévérance. S'il lâche, tout est fini, et il le sait. C'est pour-

quoi il aime les raccourcis. Son procédé en est un d'économie de l'énergie. Il ménage sur tout : ses forces, ses moyens, sa pensée. Ce qu'il peut faire faire par autrui, il ne se gêne pas pour le partager : « on gagne à être sociable ». Il entretient un goût suivi pour la méthode, l'organisation, la programmation — pour tout ce qui s'inspire du schéma de la machine. Il est très moderne en cela, il est cybernéticien — si l'on entend par cybernétique « l'art de rendre son action efficace⁶ ».

Peut-être ne fait-il pas appel à ce qu'il y a de meilleur en l'homme — les motivations extrinsèques, par exemple, ne l'effarouchent pas le moins du monde — mais il a un sûr instinct de conservation et il transfère les lois de la matière dans ses occupations humaines sans scrupule, presque avec joie, car il y voit le signe de son ingénuité. Toujours il articule, toujours il calcule, et il peut se montrer très patient dans l'attente du profit. La matière est mémoire — il ne l'oublie pas. Que lui chaut la fatigue et les difficultés, s'il reste au bout de l'effort ; en sus de la rémunération attendue, l'infrastructure qui permet d'autres réalisations, plus ambitieuses encore.

Il est en constant dialogue avec la matière, qu'il a su démythifier et avec laquelle il entretient des relations de familiarité. « Je transforme la matière, dit-il, en attendant d'être transformé par elle. » Comme ses plans sont concentrés, mais à courte vue, il estime être en meilleure posture pour s'adapter aux « feedback » de la réalité qu'il vient de transformer, qui sont parfois si déconcertants. Sa manière est propre à s'ajuster aux aspérités du terrain. Certes, il croit aux théories à courte portée, mais il sait d'instinct que la réalité ne se laisse pas facilement encarcanner par la netteté des théories. Bref, il privilégie les moyens à la fin, et c'est assez dire qu'il a l'esprit tourné vers les réalités terrestres. Son cousin s'appelle Sancho Pança.

b) Les Inconvénients

La limite de cette dynamique considérée en elle-même, c'est qu'on s'y meut à l'intérieur d'une ontologie réductive, c'est qu'elle mène à la pauvreté intérieure et au manque de perspective. Ce culte du geste posé, cette course au résultat, nécessite un sens développé du profane, une aptitude au calcul et au commerce dans laquelle on s'investit beaucoup, une extériorisation de soi qui peut finir par l'aliénation de l'homme bouffé par ses projets successifs et, si l'on met les choses au pire, à l'insignifiance satisfaite, non pas de *l'homme réussi*, mais de *l'homme de la réussite*.

Ce qui ne veut pas dire que, dans la complexité du réel, ceux qui s'adonnent à l'action concentrée, préoccupés des seuls moyens, tombent nécessairement dans l'indigence culturelle. On peut fort bien, dans ce contexte, nourrir des préoccupations et des convictions plus profondes, mais il faut, par nécessité pratique, savoir mettre ces réalités intimes entre parenthèses et garder pour soi les nourritures moins terrestres. D'où l'aménagement de son for intérieur qu'il ne faut absolument pas mêler au négoce des jours ordinaires. D'où le réflexe de privatisation de beaucoup de choses qu'on a coutume d'entrer sous l'appellation de *culture* : la religion, la philosophie, l'histoire, la mythologie etc... qui sont toutes, à un moment ou l'autre, pourvoyeuses d'inspirations et de consolations plus profondes.

D'où, également, la tendance à traiter la culture de façon utilitariste, comme une heureuse diversion à l'action, comme un loisir enrichissant et nécessaire qu'il n'est pas idiot de s'annexer en vue d'un meilleur rendement au service de la cause principale. Même réflexe vis-à-vis le vrai, le beau et le bien. On y considère rarement ces réalités pour elles-mêmes, mais on peut en utiliser l'image s'il s'avère que cela peut être utile à quelque chose. D'ailleurs, d'une façon générale, on évite les débats de fond, crainte d'encombrer le paysage et de créer de la dissension, de détériorer le climat favorable à la réalisation de ce qu'on vise. Cette absence de discours philosophique ne signifie pas du tout qu'il n'y a pas de philosophie, mais il s'agit d'une philosophie de catacombes.

c) Les recours

La mentalité dont nous parlons, hautement pragmatique, utilise les ressources de la raison pour sonder, dominer et organiser le réel, un réel à ras le sol, qu'on ne se gêne pas d'éprouver quand on ne peut le deviner. Ainsi, après l'analyse pointue des phénomènes, en arrive-t-on à la mise en place des procédés et méthodes ingénieux, aptes, comme on dit, à « maximiser le rendement », à « minimiser les pertes », à rendre enfin l'action efficace.

D'où la propension à la division du travail, donc à la spécialisation, et à l'organisation séquentielle ou étapistes des opérations. Avec ce système comme dit la Bible, « il y a un temps pour toute chose ». Un temps pour le travail, un temps pour le repos. L'important, c'est que chaque moment soit bien rempli. La cohérence est, ici, moins synchronique que diachronique. Elle exige, dans un premier temps tout au moins, une abnégation de soi, un stoïcisme certains. Les conscrits du sens pratique supportent de vivre compartimentés, pauvres de pensée, pourvu qu'ils

soient plus proches de l'action et qu'ils puissent la dominer. Tout ce qui est du domaine de la pensée gratuite, ils ont tendance à le trouver moins sérieux. Quant au jardinage métaphysique, ils se le réservent pour plus tard, au temps de l'Âge d'or, l'âge métaphysique par excellence.

Autres caractéristiques : ils ne sont pas particulièrement attirés par la lecture, à moins qu'il s'agisse d'ouvrages pratiques ou de détente. Ils ne sont pas portés à « faire le plein » au chapitre de l'inspiration, mais ils apprécient les conditionnements qui favorisent l'action immédiate : le jogging, le yoga, les arts martiaux, le sport... — bref, tout ce qui tient en forme et permet de durer dans l'effort. Ils ne disent pas « Toujours plus haut » comme les idéalistes, mais « Toujours plus loin ».

Comme cette mentalité exige moins d'intériorité que de sens pratique, comme elle se fonde, en dernière analyse, le plus souvent sur le principe de nécessité (« marche ou crève »), elle est susceptible d'atteindre plus de monde et, par conséquent, de prétendre à un succès plus « démocratique ». Comme dit le Philosophe, « Primo vivere, deinde philosophari » : vivre d'abord, philosopher ensuite. Avec le danger, ici, que le « philosopher » n'arrive jamais. Ce système, on le comprend, est davantage propre à mener à la performance quantitative. Les conquêtes y sont sérielles plus que vraiment diversifiées. Elles se développent un peu au hasard, au gré des occasions, ce qui explique qu'elles soient créatrices d'excroissances et d'atrophies, comme on rencontre si souvent aujourd'hui. Sur les visions d'ensemble, il est clair qu'on y souffre de myopie, et ce n'est pas par accident.

Voilà, pour l'essentiel, ce que nous retenons de la seconde mentalité. Les défenseurs de cet art d'espérer ont donc tendance à absolutiser les moyens et à exclure de leur champ d'intérêt les finalités trop élevées. Ils sont portés à faire une chose à la fois et ne mêlent pas la morale à la production. Chez eux, ce n'est pas l'intention qui définit l'acte, mais le résultat de l'acte. Si vous doutez du bien-fondé de leur procédé, ils peuvent toujours vous renvoyer au résultat, lequel offre souvent, en effet, de quoi étonner. En fait, ils ont compris et accepté une fois pour toutes que le monde de l'action n'est pas celui de la pensée. L'action, c'est comme un circuit électrique où le courant passe ou ne passe pas : on la pose ou on ne la pose pas. Il y a dans l'action, quelque chose d'absolument compromettant. Pour peu qu'il y ait transformation du réel, l'action corrige le passé, règle le présent et engage l'avenir — pour le meilleur et pour le pire. L'homme s'y libère et s'y piège en même

temps, en une chaîne dont il est difficile d'apercevoir la fin.

Et l'éducation ?

Les modèles téléologiques que nous venons de décrire font aujourd'hui sentir leur présence dans la plupart des secteurs de l'activité humaine. Ils se déploient souvent dans un rapport de force, parfois dans un rapport de complémentarité. Au Québec, traditionnellement finaliste à cause de ses affinités latines, on assiste depuis 1960 à la montée spectaculaire de la seconde mentalité, d'origine anglo-saxonne⁷. Cette sorte de révolution, qui ne laisse pas d'être tranquille, crée une situation curieuse, où l'on tient deux discours parallèles qui, plus ou moins à l'insu de tout le monde, paraissent s'entendre mais ne s'écoutent pas. Le malaise ne semble pas trop affecter les secteurs où prime l'organisation matérielle, comme l'industrie, le commerce et l'administration. Mais il n'en va pas ainsi dans les domaines où prédomine le facteur humain, comme les relations de travail, la politique, l'éducation et la santé — à croire que le monde des hommes diffère du monde des choses et qu'il s'adapte mal aux rationalités trop servilement imitées des lois de la matière.

Que les deux mentalités s'activent dans le monde de l'éducation, il est facile de le montrer. Il suffit d'examiner le langage qu'on y parle. Ainsi, faire allusion aux virtualités des personnes, parler d'idéal, de beauté, de vérité, discourir sur les charismes, la vocation, la mission éducative, c'est jouer sur les cordes de la mentalité finaliste. Par contre, s'exprimer en termes d'habiletés cognitives, affectives et psychomotrices, parler de processus d'apprentissage, de démarche expérientielle, d'appareillage technique, s'inquiéter de normes fonctionnelles, d'étapes et de priorités, c'est manifestement jouer sur l'autre clavier. Quand le Conseil supérieur lance l'opération *Projet éducatif*, quand il engage la réflexion sur la formation fondamentale, sa démarche appartient au premier modèle. Quand, de son côté, le Ministère promeut l'enseignement par objectifs et le plan de cours, quand il s'apprête à réviser sa politique générale d'évaluation, il s'inspire à l'évidence du second modèle.

Théoriquement, une forte thèse, flanquée d'une solide antithèse, appelle une synthèse. Que donnera cette synthèse, chez nous, en éducation : c'est ce qui n'est pas encore apparu, c'est ce qui est loin d'apparaître. Les positions sont fermes, bien que plus ou moins occultées. L'expérience n'a pas encore fait son œuvre, ni la souffrance qui l'accompagne. Certes, les acteurs de ce drame en trois actes, pris un à un,

n'attendent pas le dénouement de la pièce pour s'ajuster aux conditions nouvelles. Plusieurs professeurs, par exemple, de bon gré ou par nécessité, pigent allègrement dans les deux plateaux et y trouvent sans doute leur profit. On devine, du reste, que d'aucuns inclinent *par tempérament* vers l'une ou l'autre mentalité. Après tout, ce n'est pas d'hier que les Don Quichotte et les Sancho Pança courent la campagne. Ce n'est pas d'hier non plus, que le métier d'éducateur exige autant de sens pratique que d'inspiration. Et il n'est pas dit que les élèves ne profitent pas de la diversité des rôles et des caractères.

Pendant ce temps-là, tout de même, le monde continue. Si l'on observe le système dans son ensemble, la montée pratico-pratique se poursuit, conquérante, agressive. Le transfert des rationalités partielles, empruntées au management ou ailleurs, s'effectue mine de rien. Les administrations grossissent, l'encadrement se ressert, on s'écrit et on informe beaucoup. La tendance est à la centralisation et l'uniformisation, non pas pour des raisons pédagogiques, mais en vue d'une meilleure gestion. La pensée vient de haut et de loin, des officines gouvernementales et des facultés universitaires. La pression vient de partout, l'appui de nulle part. Quand on a trouvé le bouc émissaire de tout ce qui ne va pas dans la société, pourquoi se priverait-on ? En attendant mieux, cela permet de respirer. Cela permet à d'autres d'organiser. Au service de quelle cause : c'est ce qui n'apparaît pas encore.

Au milieu de cette battue, ce que vous pensez, vous, professeur, en contact quotidien avec les jeunes, importe peu. Seul compte ce que vous faites, car la mode est au recomptage de ce que vous faites. Au train où vont les choses, le geste pédagogique du maître dans sa classe risque de devenir de plus en plus dirigée de l'extérieur, de moins en moins inspirée du dedans. Voilà que « le plus beau métier du monde » est en passe de devenir un rôle de simple exécutant, quelque chose comme du fonctionnariat de bout de ligne. On oublie trop facilement l'ampleur du défi qui se pose au maître dans sa classe d'éveiller de jeunes esprits. Voilà qui exige, tous les jours, une qualité de présence et des ressources considérables. On oublie que cette nécessité comporte un effet régulateur sur le métier comme on n'en trouve pas dans toutes les professions. À moins de se résoudre à vivre quelques *saisons en enfer*, le maître, par choix de carrière, est condamné à l'excellence — même s'il s'estime souvent inférieur à ce qu'il voudrait.

Et les élèves dans tout cela ? Les élèves, ils s'adaptent. Ils s'adaptent même très bien. Ils savent ce que c'est que de changer de discipline, de local,

de compagnons de classe, de professeur. Pensez donc ! depuis le temps... Ils savent ce que c'est que de satisfaire aux exigences les plus diverses. Aussi, ont-ils développé avec le temps un sens aigu de l'arrangement. Pour eux, tout est convention, et, à ce compte, une convention en vaut bien une autre. Il faut les voir, en début de semestre, s'enquérir auprès du nouveau maître de ses exigences matérielles — aimablement, du reste, mais avec l'air de dire : « C'est quoi, vous, Monsieur, votre dada ? » Mais ils n'aiment guère s'appesantir trop longtemps sur une même matière. Ils sont, en cela, fils et filles de leur temps. La civilisation de l'image les a habitués au changement. Avec l'apparition du vidéo-clip, ils n'ont même pas à faire l'effort de rêver — on le fait pour eux.

Le savoir, promu avec zèle par les professeurs, leur apparaît nombreux, en rang serré comme dans une forêt cultivée, où rien n'attire particulièrement l'attention. Pour les élèves appliqués, tout est important tout le temps ; pour les autres, rien n'importe vraiment — tout est égal. Avec les raffinements de la pédagogie moderne, qui décortique tout, ne laisse rien subsister qui ne soit simple, donc « objectivement » évaluable, on ne les a guère habitués à considérer les ensembles et à dépister les clés du savoir. Les travaux de synthèse sont rares et mal aimés. On les a conditionnés à faire des choses, beaucoup de petites choses. Le bon pédagogue s'applique à faire tout le travail préliminaire, c'est-à-dire les raccords entre ces petites choses. À ce régime, les élèves peuvent acquérir un certain sens pratique — les notes prennent à leurs yeux beaucoup d'importance et ils feront ce qu'il faut pour les aller décrocher — mais ils ont rarement idée du jardin qu'ils cultivent, l'école leur apparaît difficilement un lieu de croissance personnelle et l'avenir, balisé à l'excès, ne les fait pas souvent rêver. L'instinct de conservation leur conseille de se tenir cois et d'attendre les ouvertures. Les exemples de sens pratique à courte vue ne manquent pas autour d'eux. C'est par osmose qu'ils prennent le pli utilitariste, faute d'une nourriture plus substantielle.

Du côté des disciplines, le développement des sciences charroie, à long terme, des avantages certains dans la marche de l'humanité, ne serait-ce que par les promesses qu'elle recèle d'une meilleure compréhension de la réalité. N'empêche que la prolifération des savoirs apodictiques, souvent de portée très limitée, encombre le paysage scolaire et ne facilite pas la tâche éducative. Il ne faut pas croire que les sciences humaines, en démythifiant toute chose et en évacuant cette « araignée de la cause finale⁸ », pousse à la curiosité intellectuelle et à la recherche. « Il n'y

a pas mystère là où il n'y a rien à savoir, écrit Jacques Maritain, le mystère est là où il y a plus à savoir qu'il n'est donné à notre appréhension⁹ ». Or, des connaissances qui, en plein fief humain, donnent peu à penser en dehors d'une sèche rationalité, souvent sourcilleuse et mal nourrie, ne développent pas le sens du mystère plus qu'il ne faut. Pourtant, le sens du mystère, l'étonnement, est à la genèse du travail intellectuel. Faut-il alors se surprendre que la passion de connaître soit si peu répandue parmi ces jeunes pourtant bien disposés ?

Quant à la langue maternelle, par snobisme ou autrement, on a réussi à en faire une science humaine comme les autres et à la couper des racines culturelles qui la nourrissent. Avec, comme résultat, que les meilleurs étudiants écrivent une langue correcte, sans plus, et qu'il est rarissime de rencontrer à l'école la passion de l'écriture ou, plus simplement, de l'expression heureuse. Dépouillée de sa noblesse, confinée à l'utile, la langue française apparaît à la jeune génération assez peu aimable, c'est-à-dire assez peu maternelle. Quelle terrible conséquence pour la pensée réflexive et ces lieux d'intériorisation que sont la littérature, la philosophie, l'histoire, l'art et la religion !

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les heurts et malheurs de l'entreprise éducative, de l'entreprise humaine tout court. Mais restreignons-nous, si nous ne voulons pas que notre sujet tourne à l'art de désespérer.

Certes, la question n'est pas simple. Au rythme des changements et de leurs effets à long terme, il n'est pas étonnant que l'homme moderne se sente, certains jours, dépassé par les événements. Il est clair pour nous, en tout cas, que la solution « utilitariste », à cause de sa myopie, n'a pas toutes les vertus. L'activisme qu'elle génère, poussé à la limite, mène à l'impasse : un non-sens érosif, omniprésent, multiforme. Plus de place, alors, pour l'unité intérieure. Plus de place pour le beau, le bien, le vrai, sinon comme ornement ou discours récupérateur. Tout pour « le Grand Œuvre », rien pour l'homme, à part le gîte et la mangeoire, et ce qu'il faut pour tenir la course ouverte et les enchères. Même au milieu de la riante jeunesse, comment voulez-vous, dans ces conditions, ne pas avoir l'impression, certains jours, de « travailler pour l'exportation » ? Ce constat, à notre avis, donne quelque autorité à cette pensée d'Henri Bataille : « Chaque homme doit être utile à ses semblables, mais il en est l'ennemi s'il n'est rien en lui au-dessus de l'utilité¹⁰ ».

Échoués dans la nuit sur un rivage inconnu, Ulysse dit à ses compagnons : « Amis, nous ne savons

pas où est l'Occident, ni où est l'Orient, ni de quel côté le soleil, éclaireur des humains, descend sous la terre, ni de quel côté il doit remonter. Au plus vite donc examinons quelle résolution peut encore être prise ». Et le poète d'ajouter : « Mais aucun plan d'action n'émergeait de leurs larmes ».

Eh bien, il n'est pas exagéré de penser que notre situation est analogue — l'insouciance en plus, les larmes en moins ! Nous en sommes là ! De cela, au moins, nous sommes conscients, malgré l'action chloroformante des thuriféraires de notre mode de vie, malgré le règne lénifiant de la publicité. Assistons-nous à la chute d'un empire ? Traversons-nous simplement une crise de croissance ? Y a-t-il lieu de penser que nous assistons à la naissance laborieuse de quelque chose d'important ? Voilà ! nous en sommes à nous questionner sur la question, tant les signes sont nombreux, bavards et contradictoires.

L'émiettement de notre univers réflexif est-il le prix obligatoire qu'il faut payer pour atteindre à la cohérence et à l'efficacité dans l'action ? Comment préserver l'immense appétit de vivre qui nous tenaille, tout en conservant et développant les acquis du sens pratique et de la débrouillardise ? Quels biens authentiques notre civilisation nous apporte-t-elle ? Quels en sont les biens fallacieux ? Quelle sorte de connaissance est susceptible d'« élever » les jeunes ? De quelle sorte de connaissance faut-il les délivrer ? Voilà le type de question vers lequel nous cheminons. À notre avis, l'appel à la formation fondamentale est fort bien inspiré.

Certes, le tout n'est pas d'en vouloir à la technologie. Les choses utiles ont tout de même l'avantage d'être utiles. Il vaut mieux pouvoir que de ne pas pouvoir faire des choses. Ce qui est plus dangereux, c'est que, par passion du pouvoir, notre monde finisse par ne croire qu'à l'utile. Ce « ne que » est proprement insupportable. C'est une maladie du sommeil. Notre insensibilité à l'être devient d'une épaisseur incroyable. Un enfant dans la fraîcheur de la découverte en sait plus sur l'être que nos appétits d'adultes repus, que nos « ignorances étoilées ». Et nous nous croyons « réalistes » !

Quand une civilisation fait la réclame du *burger* à renforts de palmes académiques, quand elle annonce un décongestionnant sur un air de Jean-Sébastien Bach, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y a érosion des symboles et, par dessous, aplatissement des valeurs. C'est ce qui s'appelle « brasser les cartes ». Il est clair que nous sommes mûrs pour une cure de métaphysique. Mais qui croit aujourd'hui à la métaphysique ? En tout cas, nous sommes mûrs pour la nou-

velle Norvège — la nouvelle synthèse dont nous parlions plus haut — qui donnera peut-être tout autre chose que ce que nous avons connu jusqu'à ce jour. Y aura-t-il un événement déclencheur ? Que sera-t-il ? À quel prix ? Il nous faut compter sur le pouvoir auto-régulateur de l'esprit humain. Il nous faut compter sur l'éducation, cet art d'espérer dont il ne faut jamais désespérer.

1. Jean COCTEAU, *Journal (1942-1945)*, Gallimard, 1989, p. 98.
2. Allan BLOOM, *L'Âme désarmée*, essai sur le déclin de la culture générale, Préface de Saul Bellow, Guérin littérature, 1987.
3. L'art, chez Aristote, ne désigne pas que les beaux-arts, mais aussi les arts utiles, c'est-à-dire l'ingénierie, la technique, les métiers et professions, et, de façon générale, toutes les fois où nous nous servons de notre tête pour réaliser quelque chose. Cf. Jacques MARITAIN, *Art et scolastique*, DDB, 1965, pp. 11-18.
4. Ces figures de bonheur sont peu nombreuses en comparaison de ce qui peut les signifier. Voir Roland BARTHES, *Mythologies*, « Points » #10, Éditions du Seuil, 1957, pp. 192-247.
5. Henri BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, tome 2, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », P.U.F., 1969, p. 32.
6. Cette définition vient de L. Couffignal, cité par Arel DAVID, *La cybernétique et l'humain*, « Idées » #67, Gallimard, 1965.
7. Nous songeons ici à l'utilitarisme anglais et au pragmatisme américain. Nous n'ignorons pas que l'histoire des deux mentalités pourrait remonter beaucoup plus loin — à la naissance du monde moderne, sans doute, et même avant. Par analogie, ce champ pourrait être agrandi. Ne pourrait-on pas parler de la dialectique de Marthe et Marie, d'Esau et Jacob, voire de Caïn et Abel ? Beau projet de thèse en histoire des mentalités !
8. L'expression est de Nietzsche, citée par Jean DELUMEAU, *Ce que je crois*, p. 39.
9. Jacques MARITAIN, *Art et scolastique*, DDB, 1967, p. 48. Il va de soi, ici, que la démarche du chercheur et celle de l'éducateur ne poursuivent pas la même fin et ne procèdent pas des mêmes conditions.
10. Citée par Marie-Madeleine DAVY, *Traversée en solitaire*, Albin Michel, 1988, p. 1.
11. Homère, *L'Odyssée*. Cf. R.L. BRUCKBERGER, *Tu finiras sur l'échafaud*, Mémoires, Flammarion, 1978, p. 1.